

Les reflets dans nos miroirs



Vanessa Bergeron

# Les reflets dans nos miroirs

Roman

Robert Laffont  
QUÉBEC

Révision linguistique: Nicole Blanchette  
Correction d'épreuves: Marie Théorêt  
Mise en pages: Édiscript enr.  
Photo de l'auteurice: Carolanne Côté  
Photo de la couverture: Unsplash / Autoestima Cidada  
Conception de la couverture: Luc Gervais

Dépôt légal: 4<sup>e</sup> trimestre 2024  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2024  
ISBN 978-2-924910-96-2 (papier)  
ISBN 978-2-924910-97-9 (ePub)

Nous nous rencontrons maintes et maintes  
fois sous mille déguisements sur les chemins  
de la vie.

CARL GUSTAV JUNG



Coup d'œil dans la glace



## Chapitre 1

### Chloé

Se perdre dans un moment. Ou s'y retrouver ?

Le regard hypnotisé par les faisceaux de lumière qui traversent la vitre et réchauffent le bois de sa petite table verte adorée, bien en retrait sur le bord de la fenêtre, Chloé rêve. En plein lundi après-midi, ivre de l'impression d'être la seule à ne pas travailler, elle savoure le temps qui passe sans elle, devant elle et partout autour d'elle.

La tasse blottie entre ses mains déclenche par sa chaleur une pluie de minuscules frissons, qui voyagent délicieusement du bout de ses doigts jusqu'à sa nuque. L'oxygène gagne en ampleur quand ces rares moments de relâchement surviennent et ouvrent grand la porte au moment présent. Comme s'ils lui murmuraient à l'oreille. *Il n'y a plus rien à craindre, maintenant. Vas-y. Relâche tout. Respire. Savoure.*

Comme s'il était facile à maîtriser, ce foutu art de savourer. L'illusion de l'épicurisme. Un concept que l'on croit connaître à tort, à force de le crier sur tous les toits. À force de se faire dicter de s'en gaver. Cette idée après laquelle on court et à laquelle on s'accroche. Pour laquelle on s'époumone, on s'épuise, on s'enfonce et on perdure à se perdre à toute vitesse, sans jamais se poser assez longtemps pour réaliser qu'on lui laisse rarement assez de place pour exister. Une philosophie si simple, s'annonçant désormais complexe, parfois même inatteignable, selon qui tentera d'y adhérer et comment.

Pourtant, en apposant un filtre *vintage* sur l'image de son cappuccino couronné de mousse, soigneusement placé à l'angle d'un

croissant aux dorures plus photogéniques que des cuisses au soleil, Chloé y croit. Ce cliché, il lui plaît et continuera de lui plaire. Parce que malgré la petite mise en scène requise au préalable, il n'est en réalité pas aussi faux qu'on pourrait le croire. Il lui permettra même plus tard, pendant les minutes moins savoureuses de sa journée, de s'autoparachuter dans la comédie romantique parfaitement prévisible de son choix. De revoir ce moment de sa vie tel qu'il s'est produit, mais à travers une lentille plus rosacée que ses lunettes toujours engraisées par les aléas de la journée. Une image, comme tous ces autres moments faussement croqués sur le vif, qu'elle publiera davantage pour la regarder elle-même que pour la montrer aux autres. S'ajoutant au délectable assemblage visuel de tous les petits bonheurs qu'elle « savoure » au quotidien.

Le claquement musical d'une tasse à espresso flirtant avec sa soucoupe extirpe Chloé de sa bulle du moment. Ses yeux reconnectent avec ce qui l'entoure juste à temps pour croiser le regard amusé de Flo, qui a pris l'habitude de ses envolées lunatiques au point d'en dresser des palmarès. Question de mieux venir la taquiner durant ses pauses.

N'ayant aucun client à servir dans l'immédiat, Flo se tire une chaise et s'installe en face de Chloé, espérant soutirer une mise à jour sur le joli fouillis qu'est l'existence de son amie.

— Pis, les cours de masso, ça achève ? Es-tu prête à badigeonner toutes sortes de corps avec de l'huile d'olive pis du romarin ?

— Ha ! Presque, ça s'en vient ! Encore plus rendue à l'étape fascia que focaccia, disons. Mais j'aime toujours autant ! C'est tellement fascinant d'apprendre comment le corps humain fonctionne. Puis, c'est triste de constater à quel point on le malmène, on le néglige.

— Je vois pas de quoi tu parles. On traite nos corps comme des temples, voyons. La névrose sur fond de caféine, c'est le nouveau mode de purification. Tu savais pas ?

— Si seulement... On serait une belle gang de moines purifiés dans le coin. Non mais, sérieusement. Ça devrait m'aider à ralentir le rythme quand il faut. Ça risque de me faire du bien quand je vais pouvoir faire ça à temps plein.

— Admettons que ça te ferait peut-être pas de tort de ralentir. Juste à penser à ton horaire, je sens la crise d'angoisse arriver.

De fil en aiguille, depuis son déménagement en mai dernier, la vie de Chloé s'est remplie aussi vite qu'un panier d'épicerie en pleine rage de bouffe. Entre sa formation en massothérapie, son emploi, une tralée de premières *dates* infructueuses et – grande nouveauté – une vie sociale quasi digne de ce nom, le temps de repos se fait de plus en plus rare.

Flo l'observe et lui sourit tendrement. Visiblement, de la voir transiter d'un quotidien pratiquement vide à ce tourbillon essoufflant en quelques mois l'inquiète un brin, mais iel la connaît déjà trop bien pour sonner l'alarme à sa place. Sa main se glisse plutôt subtilement dans la poche de son tablier, pour en ressortir avec un biscuit à l'avoine, encore tout chaud. Les yeux de Chloé s'écarquillent de gourmandise.

— Je dois retourner au comptoir. Dis à personne que je t'ai donné ça.

Flo lance un clin d'œil complice à Chloé en se levant de table, puis retourne à son poste juste à temps pour servir sa prochaine cliente, trop occupée à reluquer les cloches à pâtisseries pour remarquer l'absence de personnel.

— Parfait, je dirai rien ! T'as rien vu et moi non plus !

Flo. Barista extraordinaire. Magnétisme incarné. Empathie sur deux pattes. Avec son trop peu de chair sur les os, ses longs membres gracieux recouverts de tatouages cryptiques et ses cheveux courts de couleur turquoise, iel ne provoque mystérieusement aucune parcelle de malaise chez nos anxieux préférés. Vous savez, ces gens qui ont le cœur à la bonne place, mais dont la tête réclame généralement une étiquette avant d'oser respirer le même air que quelqu'un d'autre.

Dès la première fois qu'elle a posé les pieds sur la céramique jaune et blanc du Café Couleur, Chloé s'y est sentie chez elle. L'arôme enivrant du café noisette et des cakes au citron. Les œuvres d'art abstrait aux couleurs chaudes juchées sur les murs. La panoplie de plantes vertes à l'allure plus vivante que bon nombre d'humains sur la rue. Les petites tables de bois rondes et peintes en différentes couleurs. Les fauteuils de velours prêts à câliner tous les dos qu'ils recevront. Absolument tout du Café Couleur en faisait le refuge idéal pour Chloé, fin prête à entamer un nouveau chapitre de sa vie.

Après six ans stationnée au même endroit, Chloé sentait de jolies pantoufles de phentex se tricoter allègrement autour de ses pieds. Sa grand-mère aurait été fière. Sa mère en était rassurée. Mais la routine est une créature qui horripile Chloé au plus haut point. Il lui fallait absolument réouvrir les valves. Du mouvement, du changement, de l'air frais. Métaphoriquement parlant, spécifions. L'air de Montréal est d'une telle joie libératrice pour les poumons, c'est bien connu.

Cette fois, c'est l'envolée bruyante du mélangeur qui ramène son esprit au pays des mortels. Un client est entré et il s'est commandé un *smoothie*, à en croire la cacophonie insupportable en cinq épisodes qui perdure. Chloé maudit secrètement quiconque ose détruire ses paisibles songes au profit d'une tasse de fruits congelés écrapoutis dans une demi-gorgée de lait d'avoine.

Son coup d'œil furtif vers le comptoir, destiné à ne durer qu'une seconde – juste assez longtemps pour associer un visage au coupable –, s'étire malgré elle. Le client en question est beau. Affreusement beau. Il est grand et doté d'un air si doux et tendre qu'il ne saurait inspirer ni colère ni réprimande. Pour ajouter l'insulte à l'injure, la génétique lui a fait cadeau d'une paire d'épaules naturellement plus larges que la moyenne. Ses cheveux courts, noirs et épais lui tapissent le crâne à la perfection. Une semi-barbe décontractée délimite les contours de sa mâchoire, parfaitement alignée avec la paire de lunettes rectangulaires siégeant sur son nez d'Adonis.

Le regard curieux de Chloé, aucunement préparé à se poser sur un aussi bel homme, prend aussitôt la fuite, trouvant refuge dans la surface de la petite table verte. Le reste de son corps ne manque pas d'enchaîner, un par un, tous les réflexes d'émoustillement qu'il connaît : le coup de fouet au ventre, la chaleur qui remonte jusqu'aux oreilles, la lèvre inférieure qui refoule par en dedans, la salive qui s'avale un peu croche et les yeux qui virent ronds. Chloé en veut à son corps de la trahir ainsi, avant même que sa tête ait pu entamer une quelconque analyse de la situation.

Par chance, il s'agit d'une commande pour emporter. Quelques minutes de torture auditive plus tard, l'homme à la beauté surhumaine se dirige vers la sortie, son élixir bouetteux en main. Leurs regards se croisent un bref instant, juste assez pour faire chauffer

le visage de Chloé comme si on l'avait plongé dans une fournaise. Puis, la porte se referme et elle respire à nouveau.

À peine une minute plus tard, Flo la fait sursauter en faisant glisser sur sa table un sac plein de bâtonnets de focaccia aux olives.

— Tiens. Je t'ai pris ça pendant que t'essayais de te gérer devant le beau gars qui vient de passer.

Les joues de Chloé reprennent subitement leur couleur écarlate. Elle a beau aimer croire que ses petits coups de foudre honteux sont des secrets d'État, elle est consciente que son visage a environ le degré de transparence d'un aquarium. Ses émotions, ses pensées et ses réactions sont dignes d'un banc de poissons rouges qui nagent dans tous les sens, s'exposant et s'imposant à quiconque aura le malheur de se trouver en leur présence. Ou le bonheur, c'est selon.

\*\*\*

De retour à la maison, Chloé balance joyeusement chaussettes, soutien-gorge et pantalons sur son lit. Dans son chandail mou et ses caleçons courts, ses cheveux attachés sur le sommet de sa tête dans le style raffiné d'une poupée troll, elle s'installe devant la télé, prête à dévorer quatre épisodes d'affilée d'une série fabuleusement québécoise. Au bout d'un épisode et demi, elle se commande une pizza extra champignons et s'ouvre une bouteille de grenache. Pendant l'heure qui suit, Chloé nage dans le bonheur-coma de sa liberté pleinement assumée, de sa vie débordante de saveur et parsemée de plaisirs spontanés. À la fin du quatrième épisode, elle se sent pleine de gras. Vide de sens.

Ce revirement émotif illogique, elle le reconnaît, mais ne l'anticipe pourtant jamais assez. Il ressurgit de temps à autre, s'attaquant à elle à coups de questions existentielles. Est-elle en train d'avancer ou de s'étourdir? Se sent-elle libre ou perdue? Il lui arrive parfois d'entendre sa petite voix intérieure lui crier de s'arrêter, par peur que ses émotions ne déraillent. Mais elle se complait à l'ignorer. Moment présent, qu'ils disent. Au diable les pantoufles de phentex.

Ce soir, l'estomac crochi, le cerveau flou, prise d'une envie soudaine de hurler son incompréhension d'elle-même, Chloé ne

parvient pas à faire taire la petite voix qui lui crie dessus. Pourquoi sa vie lui procure-t-elle autant de bien pour, quelques heures plus tard à peine, la faire se sentir aussi mal ?

Seule.

Vulnérable.

Ça doit être l'heure d'aller dormir. À *Go*, on appuie sur *Reset* et on recommence.